

GÉRALD HECQUET

MOMENT
D'ÉLOIGNEMENT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042521851

Dépôt légal : octobre 2025

Le bruit alentour entre doucement en moi et appelle mon éveil. Martin frôle mes cils d'un index tremblant, je l'aperçois d'une paupière imperceptiblement ouverte. Il me sourit, je suis vivant. Des talons frappent le sol, une main apaise mon front crispé, mais, comme un train émerge d'un tunnel par surprise, Grégoire se jette sur mes flancs. Je suis passé du siège de la voiture au canapé du salon sans m'en apercevoir. Quelle heure est-il alors qu'Hélène apporte une tasse de chocolat ? Il est midi ce vingt-cinq juin et j'ai sans doute des côtes et un bras cassé, peut-être même qu'il me manque des muscles car l'allure que je donne à voir est celle d'un pantin désarticulé. La famille est réunie et si Pascale jugule les énergies, si son regard fuit, elle est étonnamment attentive, proche. Le repas terminé dans un désordre bienvenu, je m'assois sur le perron face au frêne centenaire et me laisse pénétrer de la douceur d'un soleil gonflé comme un édredon. Tout est calme jusque dans la tête. Je regarde mes mains tendues vers l'horizon, elles ne tremblent plus et signe d'un nouveau jour, le soleil chauffe ma peau, je n'ai plus froid. Docile face aux minutes qui égrènent le bonheur, je respire comme apaisé, comme en rémission. Martin et Grégoire volent au-dessus de moi, aidés d'un cerf-volant de bric et de broc. Ils disparaissent derrière les bambous, laissant la traînée colorée arpenter les cimes. Je déchausse les chaussures à la façon des cowboys avant le bain de l'année. J'étales les jambes, remontant mon pantalon jusqu'aux genoux, exposant des chaussettes fatiguées et les mollets au vent générateur. Je fixe un touffu entre les chênes le long du mur et discerne une zone d'*agrimonias* vue récemment chez Frédéric. Elles dansent, lourdes de leurs tiges autour du souvenir d'un manoir, d'une cave, d'une serre

et de son étrange propriétaire. Je glousse, désinvolte. Relevant les manches, mes muscles commencent à porter le haut du corps et la respiration s'emplit de quiétude. Comme une libellule, Pascale s'assoit à mon côté et, est-ce par mimétisme, remonte les manches de son chemisier, expose ses jambes jusqu'aux cuisses aux rayons du soleil et pointe du regard la cime du frêne. Je regarde ailleurs, en fait le tronc, de peur qu'elle ne considère cette conjonction comme une communion.

« Te voir ne rien faire est un plaisir pour les enfants et moi, Erwan ! »

J'entends et cligne de l'œil face au soleil, en guise de réponse. La fureur d'un train vaguement aérien revient juste un peu plus dégingandée. Pour la première fois depuis des semaines, depuis quatre mois en fait, je prends la seconde comme elle me surprend, sans reproche ni synthèse. Le manoir est, hier, parti en fumée et avec lui, les oripeaux du malheur et la confrontation d'avec une peur à laquelle je ne sais donner un nom ni dessiner le contour. J'ignorais ce à quoi j'avais affaire. Pascale semblait radieuse au milieu de notre vie et il était assez normal que l'orgueil soit d'abord le ressort de ma révolte. Je me suis perdu dans un labyrinthe habillé seul du bâton de Diogène. La brutalité de ces derniers jours ne peut durer sans demeurer fou. Il a en effet fallu qu'une part de moi le soit et que l'idée que je me fais de ma vie soit suffisamment puissante pour que je la sauve au point de tout détruire en moi. Je comprends à cet instant avoir pris sur moi de l'épargner. Était-ce pour la garder telle je la connaissais ou parce que les apparences qu'elle me donnait à lire indiquaient un changement incontrôlable ? Il est trop tard pour intervenir sur cette histoire et c'est bien, face au soleil et au frêne et à cet instant, le cadet de ma pensée. Le prix de mon malheur était indexé sur le cumul de mes joies et sauf à ne plus aimer, il fallait pour me débarrasser de l'un, partir à une nouvelle conquête de l'autre. Pascale reste ce que je désire le plus au monde et à moins qu'un point de non-retour ait été atteint, le dialogue impossible, une synthèse de ce qu'elle a

compris de ces semaines hors du temps, je ne désespère de rien. Je dois juste la laisser revenir vers moi, à son rythme. Hélène s'installe entre ses deux parents et pose la tête sur nos épaules à tour de rôle. Nous sourions bien sûr et je pèse le poids de ces quatre mois d'éloignement sans me soumettre à la culpabilité. Le temps passe et l'ombre se déplace sans un mot, je retire mes chaussettes et les projette comme avec une fronde, au-delà des escaliers. Ma vie va s'ancrer dans le réel, les chaussettes en sont le point d'orgue. Il est temps qu'une administration nouvelle de l'entreprise allège mon fardeau, c'est le moment de vivre autrement mon engagement franc-maçon et d'accepter mes imperfections. Elles ont leurs mérites et sans elles, je n'aurais jamais rencontré Pascale, aimé Pascale et désiré.

« Comment s'est passée ton assemblée hier ?

—Je crois assez bien.

—J'ai eu Réjane ce matin. Elle m'a dit que tu avais fait un discours remarquable mais elle m'a dit aussi que tu étais fatigué. Très fatigué même. Je le crois aussi. »

Je tourne la tête avec lenteur et lâche un sourire. Il me vient l'envie de lui prendre la main et ma tête en décide autrement, se laissant choir sur ses genoux. Sa main se pose et chiffonne mes cheveux. Mes yeux se brouillent alors que le frêne renverse l'horizon. Je lâche le sanglot qui traînait là, à peine rentré depuis Lawrence Li. Le temps comme mon corps se repose d'être vide. Je perçois le grondement de ses veines de l'oreille gauche et le bruissement doux du vent dans les branches des hauts chênes et du frêne de l'autre. La nature en symbiose sèche mes yeux. Je chuchote qu'il y a une éternité que je ne suis pas allé voir un film et elle chuchote qu'elle ne comprend pas ce que je dis. Nous vibrons d'un calme bien-venu.

« Je suis probablement une des raisons de cette fatigue. En tous cas, je ne minimise pas ce que j'ai provoqué chez toi. »

Avant même que Pascale ne poursuive, je me redresse et lui fais un signe bienveillant, n'imposant pas d'explication et encore moins une analyse.

« J'ai consacré trop peu de temps à nous, ces dernières années. C'est un fait ! Je vais organiser ma vie autour de ce qui est important. Je m'y mets dès lundi et je consacrerai très vite plus de temps aux enfants et à la vie de la maison. »

La mélodie du vent revient et les garçons réclament leur goûter. Hélène crie à travers la maison qu'elle s'en charge et nous rions de concert, ébranlés par cette énergie.

« Je suis allée voir *Les Choristes* avec Cathy. C'est un film remarquable et j'aimerais bien aller le revoir avec toi. Demain ? »

Revient doucement en moi le sentiment passé de la légèreté. Celle qui rend secondaire le monde, monde auquel je n'appartiens pas mais en conscience et au contraire, je sais qu'il est le centre de toutes choses, des valeurs auxquelles je crois, construites dans le sein familial, fondations du monde idéal. Le vent répond à Pascale. La nature est plus vraie que nature et posant la tête sur les genoux recroquevillés, je songe à Lawrence Li, sans malice, sans culpabilité. Je lui ai dit « adieu » au moment même où je lui ai dit « bonjour ». Elle m'a quitté dans la nuit sachant que nous ne nous reverrions plus, parce qu'elle m'avait accueillie avec sincérité. La sincérité est l'espéranto des belles personnes. Pascale reste attentive au signe qui la placera peut-être sur le chemin de la rédemption. Je conçois que la conscience l'exige et je ne veux rien entraver.

« J'ai vécu des moments très difficiles, ces derniers temps, mais je ne veux pas tenter de synthèse. La synthèse, c'est quand on maîtrise un sujet et là... ! Je ne vais pas non plus t'en vouloir... »

Les larmes coulent sur son visage blanc alors que je tourne la tête vers elle. Je reste calme, lui donne la main pour dire ma sincérité. Je lui lâche que le titre du film m'inspire et que je suis

d'accord pour aller le voir avec elle, et les vagues inondent un peu plus ses joues. Je n'avais jamais vu Pascale dans cet état. Elle balbutie quelques syllabes, s'interrompt, essuie ses yeux d'une manche ample et laisse filer sa lassitude.

« Je n'arrive pas à culpabiliser, pourtant mes mensonges, la découverte d'autres vies, d'une autre vie et l'imaginaire vers un nouvel espoir m'ont emporté sans respect, sans contrôle et ont inexorablement abîmé notre regard de l'un sur l'autre. »

Pascale souffre et sa parole baigne dans un sanglot submersible. Elle évoque les valeurs et me demande de confirmer que nous les avons définies ensemble, réitère sur l'éducation de nos enfants, du choix de notre maison et de sa transformation. Ses yeux se purgent une fois de plus alors qu'elle tente de définir notre amour, de redire nos promesses et nos rêves.

« Mon amour pour toi n'a jamais été servile. Alors pourquoi suis-je égarée ?

—Je n'ai pas d'avis, Pascale ! Si cette question te hante, alors il faudra que tu trouves la réponse avec ou sans mon aide. Tu me diras...

—J'ai beaucoup réfléchi à notre échange sur la trace qu'on laisse et la nuance avec l'empreinte.

—Et ?

—Je me range à ton analyse. L'empreinte est plus dynamique, plus pérenne. J'ai beaucoup aimé y réfléchir... »

Les mots reviennent sans italiques et les sourires ponctuent les phrases anodines. Le soleil change de couleur. Il se teinte de sa robe de chambre derrière le paravent des arbres.

« Le paradis est ici sans aucun doute, répète-t-elle. J'aimerais tellement tout effacer et revenir au premier jour, construire avec toi, sans rien changer... »

Je ressens à nouveau son questionnement et le désir d'une mise au point avec elle-même. Elle n'attend pas que je réagisse, elle attend que je l'écoute. Elle ne cherche pas l'absolution, elle aime pour la première fois depuis l'adolescence que ce soit enfin sa fragilité qui pose les bases de demain.

« Et ?

—Je sais que c'est illusoire. La vie n'est pas un roman torturé.

—Ça me dit quelque chose mais c'est lointain...

—Essaie...

—Dans le feu ?

—Presque. En plein milieu du feu...

—Ton attente m'a sauvé, comment je vis..

—Comment j'ai survécu. Seuls toi et moi, nous le saurons, c'est bien simple, tu auras su m'attendre, comme personne.

—Erwan ?

—Oui ?

—Je sais que je t'ai trahi et je ne t'aime plus comme avant mais si tu veux encore de moi, je veux demeurer ta femme. »